Le décret

«*J 1*. Mes doigts sont engourdis. Je n'ai pas tenu un stylo depuis des années. Quelle étrange nécessité me pousse à écrire dans ce cahier ? À prendre tous les risques ?

Mon nom est Ysé. Je travaille au Ministère du Temps.

Le décret a été promulgué, il y a quelques mois. « À compter de ce jour, l'usage de l'imparfait est interdit. Toute formulation évoquant une durée révolue, une habitude ancienne, ou un état passé devient illégale. »

Personne n'a été surpris. Il y a dix ans, le gouvernement a banni le conditionnel, « pour éviter toute pensée divergente ou prospective s'écartant de la réalité ».

Il ne s'agit que de continuité politique.

Les motifs de la mesure se sont affichés sur tous les écrans. « L'imparfait entretient la nostalgie, provoque le doute. Les souvenirs rendent les citoyens improductifs. Un peuple productif est un peuple qui vit dans le présent immédiat, et non dans le passé ».

Des arrêtés ont accompagné l'application de la loi. Surveillance des lieux publics et privés, des réseaux sociaux, contrôles, dénonciations, arrestations.

La population ne s'est pas révoltée. Elle est passée à autre chose...

L'imparfait a disparu. Le passé simple et le passé composé restent tolérés. Ils servent à exposer des faits concrets, inscrits dans une chronologie et une durée limitée.

À l'école, les enfants apprennent cette nouvelle langue.

Les anciens sont sommés de garder le silence. Les références à la mémoire, l'évocation de souvenirs, la transmission de traditions proscrites. Les musées ont fermé leurs portes.

L'histoire est devenue une discipline marginale. Le passé se résume à une succession de faits isolés, anecdotiques. Personne ne cherche à analyser les causes et les conséquences des événements... A quoi bon ?

J'ai vingt ans. La disparition de l'imparfait n'a rien changé à ma vie. Je me suis toujours sentie à ma place dans cette société de l'instant, de l'éphémère. Je vis au jour le jour. Je suis productive. Je travaille, je participe aux festivités officielles. Je consomme, sans modération. Des objets sans cesse renouvelés. Des films, des livres, dans lesquels les péripéties s'enchaînent sans le moindre temps mort.

Jusqu'à ces derniers jours, j'ai été une citoyenne modèle.

Avant que mes certitudes ne se fissurent...

Je suis employée au Département des Archives. Nous sommes des centaines dans les sous-sols du ministère, à travailler en silence devant des ordinateurs.

Nous corrigeons des romans avant leur réédition officielle. Nous adaptons des œuvres des siècles passés, en les réécrivant au présent. Les descriptions, les digressions dédiées aux sentiments des personnages sont éliminées. Ainsi que tout ce qui évoque la répétition, l'habitude, ou une hypothèse. Une phrase commençant par *Si j'avais...* va directement dans la poubelle numérique.

Les consignes sont formelles.

La peinture de paysages ou d'états d'âme constitue une perte de temps pour le lecteur.

Les habitudes sclérosent la société qui doit être constamment en mouvement.

Seuls comptent les rebondissements, l'enchaînement rapide d'actions, le suspense qui tient en haleine le lecteur. Pas de place pour la nostalgie ou les rêveries inutiles.

Mon travail est simple. Lire, détecter, sélectionner, supprimer. Je passe mes journées avec des auteurs. J'élague leurs œuvres. Le poids des romans s'en trouve considérablement allégé, leur lecture abrégée. Leur rythme y gagne en intensité.

Mes supérieurs sont satisfaits de moi.

Cependant, ces derniers temps, il m'arrive de ressentir un trouble inexplicable à la lecture de certains textes...

Ce matin, j'ai commencé à corriger un roman, *La Gloire de mon père*. Les souvenirs d'enfance sont bannis. Mais certaines anecdotes pittoresques, transposées au présent, peuvent amuser les lecteurs. J'élague sans état d'âme de nombreux paragraphes.

Soudain, deux phrases retiennent mon attention. Je ne sais pourquoi...

« *J'entendais chanter les cigales, et sur le mur couleur de miel, des larmeuses immobiles, la bouche ouverte, buvaient le soleil. C'étaient de petits lézards gris qui avaient le brillant de la plombagine...* »

Je connais la règle. Paragraphe descriptif à l'imparfait. À supprimer.

Pourtant, je reste figée, le cœur battant. Avec l'impression de pénétrer dans un univers mystérieux. Un temps suspendu, une lumière douce, une torpeur d'après-midi. Des sensations indéfinissables, des couleurs, des sons inconnus. Une chaleur sur ma peau.

Je lis et relis les phrases, comme hypnotisée...

Je reprends vite mes esprits. Fin de cette rêverie improductive. Sélectionner, supprimer.

Mais je ne peux m'empêcher de fermer les yeux. Les mots effacés dansent derrière mes paupières closes. Je m'immerge à nouveau dans cette langueur torpide, miroitante de menus éclats de lumière, et de crissements mystérieux.

Cette faiblesse ne me ressemble pas !

Quand j'ouvre les yeux, je croise le regard de mon collègue, dont le bureau fait face au mien. Des yeux de chouette, étranges, scrutateurs, dans un visage rond et pâle.

Une fois rentrée dans mon minuscule appartement, je note dans un carnet les mots de Pagnol. Et dans ce cahier, je viens d'écrire ces quelques lignes, laborieusement.

Pourquoi consigner mes états d'âmes, braver les interdits, au péril de ma vie ? Pour analyser les faits, les relier entre eux ?

Mon esprit n'est pas rompu à cet exercice...

J 5. Nous venons de commencer la réécriture de l'œuvre de Proust. La tâche est immense, et partagée entre plusieurs correcteurs.

Dans l'extrait qui m'a été confié, l'auteur déguste une madeleine. Je conserve le passage. Je le transpose au présent. La cuillère de thé, le morceau de madeleine, les miettes de gâteau au contact du palais. Les actions se succèdent rapidement. Le rythme me semble satisfaisant.

Mais quand j'aborde le paragraphe suivant, le trouble me saisit à nouveau. « *Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire...* »

Impossible de cliquer pour supprimer.

Je me laisse bercer par ces phrases hypnotiques, emportée vers une planète inconnue. Je relis plusieurs fois le passage. Il est question de réminiscences, d'enfance, de sensations oubliées, ravivées par le goût d'un simple biscuit.

Je reste immobile, perdue dans mes pensées...

Je sens le regard de mon collègue posé sur moi. La peur m'envahit. Peur d'être prise en flagrant délit, dénoncée. Je supprime. J'éteins mon ordinateur. Je quitte le bureau précipitamment.

Pendant la nuit, les phrases de Proust tournent dans mon cerveau enfiévré. Je ne me résous pas à leur disparition. Je les griffonne dans mon carnet. Et je poursuis l'écriture de ce journal. J'ai besoin de raconter mon histoire, pour tenter de comprendre.

Un désir s'impose à moi, incoercible. Me souvenir, laisser une trace... Pourquoi ?

J 7. Ce matin, je suis arrivée la première dans notre sous-sol. Je m'efforce de me concentrer sur mon travail. En passant, mon collègue pose discrètement un papier plié sur mon bureau. Je regarde autour de moi avec inquiétude. Je déplie le feuillet, en surveillant les alentours.

Quelques mots écrits à la main. « *C'est l'imparfait qui fait advenir au cœur d'un récit la condition humaine. Nous devons résister.* » Je replie rapidement le feuillet, le glisse dans ma poche. Qu'est-ce que tout cela signifie ?

J 8 . Les mots du message me hantent. Le rythme de mon travail s'en ressent. Je ne peux plus effacer des phrases de manière mécanique, comme je le faisais jusqu'à présent. J'hésite, je tergiverse. L'indécision est improductive...

Au fil de mes corrections, j'éprouve une sensation inhabituelle. Je réalise que l'imparfait me tire par la manche, me retient. Il me laisse le temps de m'identifier aux personnages. De m'immerger dans des lieux, des atmosphères. De découvrir des paysages. Il me fait sentir le poids du temps.

Comme s'il m'invitait à habiter le passé...

Certaines lectures réveillent même en moi des souvenirs que je croyais disparus. Des cris d'enfants dans la cour de l'orphelinat où j'ai grandi, des odeurs boisées. Je ne me souviens pas de mes parents. J'éprouve pourtant un sentiment étrange, à la fois doux et poignant. Comme le regret d'un bonheur révolu...

La nostalgie est interdite. Mais je la laisse m'envelopper comme un châle, et me bercer...

J 12. Mon travail n'avance guère. Je relis plusieurs fois chaque paragraphe pour tenter de sauver ce qui peut l'être. Mes lèvres bougent imperceptiblement, comme si j'écoutais quelque musique secrète. Je mémorise des passages entiers que je note dans mes carnets, pour les sauver d'une perte irrémédiable.

Pourtant, je connais les règles. Posséder un texte à l'imparfait constitue un acte de sédition. Le mémoriser, le recopier devient un crime. Je sais ce que je risque...

J 14. De mon bureau, j'observe mon collègue à la dérobée. La lumière blanche des néons nous donne à tous un teint blafard. Sa figure ronde, presque enfantine, m'inspire confiance. Il ne me dénoncera pas. Je connais son prénom. Yori.

Nous échangeons des sourires furtifs. Lorsque je regagne mon appartement, c'est à lui que je pense, aux mots de Tournier, avec la douceur voilée de l'imparfait. « *Ses grands yeux attentifs et étonnés lui donnaient l'air d'une chouette... Comme la chouette, il était timide, silencieux, fidèle et secret.* »

J 18. Chaque jour qui passe me rapproche un peu plus de Yori. Regards échangés, frôlements. Hier soir, il m'a proposé une courte promenade en sortant du travail.

Nous déambulons en silence dans les rues de la ville, ravagées par des travaux continuels. Les micros, les caméras nous surveillent. Des images saccadées défilent en continu sur les écrans omniprésents.

Soudain, Yori prend ma main et m'entraîne dans une ruelle étroite, masquée par une palissade. Les maisons semblent abandonnées. Mon ami ouvre une porte basse. Nous descendons quelques marches, empruntons un long couloir souterrain.

Nous pénétrons dans une immense pièce privée de fenêtre. Des milliers de livres tapissent les murs. Des livres, épais, complets, épargnés par les scalpels grammaticaux.

Un vieil homme vient au-devant de moi. Il se présente avec un sourire las : « Je m'appelle Jonas. Je suis le responsable de cette bibliothèque clandestine. Avant, j'enseignais la littérature. ».

Les derniers mots me surprennent. Il y a si longtemps que je n'ai pas entendu ce mot, *avant*... Je m'approche des rayonnages. J'effleure du doigt une édition intacte de l'œuvre de Proust, avec respect, comme s'il s'agissait d'une relique.

Jonas sourit en voyant mon geste. « Les gens viennent ici pour retrouver leur humanité. Ils se souviennent des faits, pas des émotions qui les ont accompagnés. Ils ne savent plus exprimer ce qui les rend humains... »

Youri et moi avons passé la soirée au milieu des livres. Les lectures à voix haute se succédaient. L'imparfait était partout. Comme le sfumato des tableaux de la Renaissance, il diffusait sur les faits la lumière douce de la mélancolie...

J 23. Nous avons pris l'habitude de nous retrouver dans l'atmosphère paisible de cette bibliothèque. Nous lisons côte à côte. Emma Bovary nous fait partager ses rêveries, ses chimères. « *Elle sentait toujours la tête de Rodolphe à côté d'elle. La douceur de cette sensation pénétrait ainsi ses désirs d'autrefois...* » Hier, c'était la douce tête de Yori que je sentais à côté de la mienne...

J 28. Mon ami me raccompagne chaque soir jusqu'à mon appartement. A voix basse, nous évoquons nos émotions. « *J'avais envie d'être avec toi* », « *J'étais si heureux...*» Nous nous installons dans des rituels, nous nous fabriquons des souvenirs, et nous laissons bercer par leur flux.

Mais nous prenons des risques...

J 30. J'ai été dénoncée ! Par un supérieur, mécontent de mon travail. Ils sont venus au petit matin. Ils ont fouillé mon appartement, découvert mes carnets. Pas mon journal. Ils vont m'emmener. J'ai quelques minutes pour rassembler des affaires. J'en profite pour ajouter ces quelques lignes.

J'aurais tant voulu dire à Yori que je l'aimais... »

Yori referma le journal, les yeux embués. Ysé disparue depuis des années, il avait abandonné tout espoir de son retour. Le gouvernement avait, depuis, rétabli l'usage de l'imparfait, multiplié les commémorations, les musées, les hommages. Les hommes avaient besoin de se souvenir. On les maintenait dans un passé réécrit, fantasmé, idéalisé. Dans un ressassement destiné à leur faire oublier le présent, et à étouffer toute révolte.

Yori se refusait, lui, à ressasser le passé. Il voulait se tourner vers l'avenir, donner un sens à la disparition d'Ysé. Il avait des projets. Il allait diffuser son journal, raconter son histoire, témoigner, résister, militer inlassablement pour sauvegarder la langue et la pensée.

L'écran derrière lui, émit soudain un signal d'alerte. Yori se retourna. Un nouveau décret s'affichait en lettres énormes sur la surface vitrée.

Le gouvernement venait d'interdire le futur.